faire atténuer sa déposition, pour obtenir même son désistement; à cet effet, je saisirai la première occasion de lui envoyer mon fils, et je ne fais pas le moindre doute qu'il n'y consente. Quant à ma déposition personnelle, vous pouvez être sans crainte aucune. »

— « Mon bon monsieur, oh! tout ce que je pourrai faire pour vous vous est acquis. Pour cette nuit, vous aurez plus de la moitié de mes draps, et vous trouverez en moi un ami dévoué dans cette prison, où je crois avoir quelque influence. »

Je le remerciai, et lui avouai mon étonnement de le voir en ce moment si rajeuni; car la première fois que je l'avais rencontré, bien certainement il avait au moins soixante ans. — « Vous savez peu votre monde, » me dit-il : « j'avais alors de faux cheveux; je me suis étudié à contrefaire tous les âges, depuis dix-sept ans jusqu'à soixante-dix. Ah! Monsieur, que n'ai-je employé à apprendre un métier la moitié de la peine que je me suis donnée pour devenir un mauvais garnement : je serais riche aujourd'hui. Mais tout vaurien que je suis, je puis encore être votre ami, et cela, au moment peut-être où vous vous y attendez le moins. »

Notre conversation fut interrompue par l'arrivée des aides du geôlier, qui venaient faire l'appel nominal des détenus et les mettre sous clef pour la nuit. Un d'eux m'apportait une botte de paille pour lit. Il me conduisit, par un corridor noir et étroit, à un cachot pavé comme la prison commune. J'étalai, dans l'un des coins, mon lit et les draps que m'avait donnés mon camarade. Cela fait, mon conducteur, qui était assez

poli, me souhaita le bonsoir. Je me recueillis suivant ma coutume, et après avoir glorifié la céleste main qui me punissait, je me couchai, et je dormis on ne peut plus paisiblement jusqu'au matin.

CHAPITRE XXVI.

Réforme dans la prison. — La loi, pour être complète, devrait récompenser comme elle punit.

Le matin de bonne heure, je fus réveillé par ma famille, que je trouvai tout en larmes auprès de mon lit. Elle semblait anéantie par l'horreur de notre situation. Je lui reprochai doucement sa tristesse, protestant que jamais je n'avais dormi d'un sommeil plus tranquille; et je demandai des nouvelles de ma fille aînée que je ne voyais pas là. J'appris que le malaise et la fatigue de la veille lui avaient donné un redoublement de fièvre, et qu'on avait cru devoir la laisser à la maison.

Mon premier soin fut ensuite d'envoyer Moïse arrêter une chambre ou deux pour la famille, aussi près de la prison que possible. Il le fit, mais il ne put trouver qu'une seule pièce qu'on lui loua bon marché, pour sa mère et ses sœurs. Le geôlier consentit à le laisser, lui et ses deux petits frères, dans la prison avec moi. On leur fit donc, dans un autre coin du cachot, un lit qui me parut passable. Toutefois, je voulus préalablement savoir si les deux enfants consentiraient

à rester dans un endroit qui leur avait fait grand'peur quand ils y étaient entrés.

« Eh bien! mes enfants, leur dis-je, comment trouvez-vous votre lit? vous n'avez pas peur, j'espère, de rester dans cette chambre, toute noire qu'elle est? »

— « Non, papa, » répondit Dick; « je n'ai jamais peur là où vous êtes. »

— « Et moi, » dit Bill, qui n'avait que quatre ans, « la place que j'aime le mieux est celle où est papa. »

Après cela, j'assignai à chaque membre de la famille sa besogne particulière. Sophie fut spécialement chargée de veiller sur la santé de sa sœur, qui s'affaiblissait chaque jour; ma femme dut rester auprès de moi; mes deux jeunes enfants me faire la lecture. Quant à toi, Moïse, » ajoutai-je, « c'est le travail de tes mains qui doit tous nous faire vivre. Avec l'économie convenable, le salaire de ta journée suffira amplement à notre entretien, et même à notre bien-être à tous. Tu as maintenant seize ans; tu es fort, et cette force est pour toi, mon fils, un bien précieux don, puisqu'il faut qu'elle sauve de la faim tes parents et ta famille, dont elle est l'unique ressource. Tâche, dans l'après-midi, de trouver de l'ouvrage pour demain matin, et rapporte-nous chaque soir, pour nos besoins, l'argent que tu auras gagné. »

Ces instructions données, et tout le reste bien réglé, je descendis à la prison commune, où je trouvai plus d'air et de place. Mais, au bout de quelques instants, les malédictions, les obscénités, les actes de brutalité, qui m'assaillirent de toutes parts, me forcèrent de regagner mon appartement. Là, je méditai quelque temps sur l'aveuglement étrange de ces misérables qui, voyant toute l'espèce humaine en armes contre eux, travaillaient pourtant eux-mêmes à se faire, dans l'avenir, un ennemi bien plus redoutable.

Cette stupide frénésie excita au plus haut degré ma compassion et me fit oublier mon propre malheur. Je résolus de descendre, et, en dépit de leurs outrages, de leur donner mes avis, et de les mater par ma persévérance. Rentrant donc dans la salle commune, je communiquai mon projet à Jenkinson, qui, après en avoir ri de bon cœur, en fit part aux détenus. Cette nouvelle fut accueillie par des trépignements de joie: car elle promettait un nouveau fonds de divertissement à des hommes qui n'avaient plus d'autre moyen de plaisir que le ridicule et la débauche.

Je leur lus à haute voix, sans affectation, une partie du service divin, et ce début mit en belle humeur tout mon auditoire. D'obscènes chuchotements, des grognements de contrition burlesques, les roulements d'yeux, les quintes de toux, provoquèrent tour à tour un rire général. Je continuai avec ma solennité habituelle, convaincu que ce que je faisais pouvait en amender quelques-uns, sans pouvoir recevoir des autres aucune souillure.

Ma lecture finie, je commençai mon exhortation, cherchant d'abord plutôt à les amuser qu'à les gourmander. Avant tout, je leur rappelai que leur intérêt seul me faisait prendre la parole; que j'étais un détenu comme eux; que pour le moment mes prédica-

tions ne devaient rien me rapporter. « Vos blasphèmes, » leur dis-je, « me désolent, parce que vous n'y gagnez rien et que vous pouvez y perdre beaucoup. Soyez-en sûrs, mes amis (car vous êtes mes amis, à moi, bien que le monde repousse votre amitié), vous avez beau jurer vingt mille fois par jour, vos serments ne mettent pas un sou dans votre bourse ; et dès lors, que signifient ces éternelles invocations au diable ? A quoi bon tant de frais pour son amitié, quand vous le voyez si ladre pour vous ? Bouche pleine de serments et ventre vide !... voilà, vous le savez bien, tout ce qu'il vous a donné ici, et, par tout ce que je sais de lui, plus tard, il ne vous donnera rien qui vaille !

« Quand nous avons à nous plaindre de nos relations avec un homme, tout naturellement, nous allons ailleurs. N'est-ce donc pas la peine d'essayer comment vous vous trouveriez d'un autre maître qui, du moins, vous promet beaucoup si vous venez à lui ? A coup sûr, mes amis, le comble de la stupidité, en ce monde, c'est, quand on a dévalisé une maison, de courir se jeter dans les bras de la police ! Êtes-vous donc plus sages, vous autres? Tous tant que vous êtes, vous demandez votre bien-être à qui vous a déjà trompés : vous vous livrez à un compère plus méchant que pas une police au monde. Elle, en effet!... elle vous happe et vous pend : c'est là tout. Lui... il vous happe, vous pend, et ce qui est le pis, ne vous lâche pas quand le bourreau a fini ! »

Mon exhortation terminée, je reçus les compliments de tout mon auditoire : quelques détenus vinrent à

moi, et, me serrant la main, me jurèrent que j'étais un brave homme, et qu'ils désiraient faire avec moi plus ample connaissance. Je promis une nouvelle lecture pour le lendemain, et je conçus réellement l'espoir d'opérer une réforme dans la prison : car mon avis a toujours été que, pour l'homme, jamais l'heure du retour au bien n'est passée, le cœur se découvrant toujours aux traits du reproche, pour peu que l'archer vise juste.

Heureux de ce premier essai, je remontai à ma chambre, où ma femme avait préparé notre frugal repas. Maître Jenkinson nous demanda la permission d'y ajouter le sien et de partager, comme il le dit poliment, le plaisir de ma conversation. Il n'avait pas encore vu ma famille : car, passant pour arriver chez moi par cet étroit corridor dont j'ai parlé plus haut, elle évitait la prison commune. A cette première entrevue, Jenkinson parut vivement frappé de la beauté de Sophie, à laquelle son air pensif donnait un nouveau charme, et les deux marmots n'échappèrent pas à son attention.

« Ah! docteur, » me dit-il, « ces enfants sont trop beaux et trop bons pour un séjour comme celui-ci ! »

— « Grâce au ciel, monsieur Jenkinson, mes enfants ont de leurs devoirs une idée convenable, et s'ils sont bons, le reste importe peu ! »

« Vous devez, j'imagine, être bien heureux de voir toute cette petite famille réunie autour de vous ! »

— « Heureux ! monsieur Jenkinson, oh ! oui, j'en suis heureux, et, pour tout au monde, je ne voudrais

pas m'en séparer : car, avec eux, un cachot peut paraître un palais. Il n'y a au monde qu'un moyen de troubler mon bonheur, c'est de leur faire du mal. »

— « En ce cas, Monsieur, j'ai bien peur d'être un peu coupable à vos yeux : car voici, je crois (Jenkinson regardait Moïse) une personne à laquelle j'ai joué un mauvais tour que je la prie de me pardonner. »

Moïse reconnut à l'instant sa voix et ses traits, quoiqu'il ne l'eût vu, la première fois, que déguisé, et, lui prenant la main, il lui pardonna avec un sourire. « Mais, » ajouta-t-il, « à quoi aviez-vous jugé sur ma figure, que j'étais de l'étoffe dont on fait les dupes? j'en suis encore tout surpris. »

— « Ce qui m'avait enhardi, mon cher monsieur, ce n'était pas votre figure ; c'étaient vos bas blancs et le ruban noir qui nouait vos cheveux. Mais ne vous en veuillez pas à vous-même; j'ai, dans mon temps, dupé plus fin que vous ; et pourtant, malgré toutes mes fourberies, les niais ont fini par être trop forts pour moi. »

— « Le récit d'une vie comme la vôtre, reprit Moïse, doit, je m'imagine, être bien instructif et bien amusant ! »

— « Ni l'un ni l'autre, » répliqua Jenkinson. » Tous ces récits des ruses et des vices de notre espèce, en nous rendant plus soupçonneux ici-bas, nous retardent d'autant. Le voyageur qui se méfie de chaque passant qu'il rencontre et rebrousse chemin à l'aspect de chaque individu auquel il trouve la mine d'un voleur, ne peut arriver à temps au terme de sa course.

« Oui, d'après ma propre expérience, je trouve que

sous le soleil, l'esprit est la plus sotte chose. Dès ma plus tendre enfance, j'ai passé, moi, pour une fine mouche : à sept ans, j'étais, disaient les femmes, un petit homme fait ; à quatorze, je savais le monde, j'avais le chapeau sur l'oreille, j'adorais les femmes ; à vingt, j'étais encore l'honnêteté même, et pourtant j'avais une telle réputation de finesse, que nul ne se fiait à moi. Force me fut, à la fin de devenir un escroc pour ma propre sûreté, et, depuis, pas un moment où ma pauvre tête n'ait été en travail d'une friponnerie nouvelle, où mon cœur n'ait battu de la crainte d'être découvert. J'avais l'habitude de rire, parfois, de Flamborough, votre honnête et naïf voisin, et, de façon ou d'autre, je le mettais dedans une fois par an. Eh bien ! ce brave homme est allé tout droit devant lui, sans jamais se défier de rien, et a fait fortune ; tandis que moi, avec tous mes tours et toute mon adresse, me voilà pauvre, sans la consolation d'être honnête... Mais vous, Monsieur, quelle affaire, dites-moi, a pu vous amener ici ? Si je n'ai pas eu l'esprit d'éviter pour moi-même la prison, peut-être aurai-je celui d'en tirer mes amis.»

Pour satisfaire sa curiosité, je lui racontai la série d'accidents et de fautes qui m'avaient plongé dans mes embarras actuels, et l'impuissance où l'étais d'en sortir.

Après m'avoir entendu, il réfléchit un moment ; puis se frappant le front, comme s'il venait de faire quelque importante découverte, il sortit avec promesse de tenter tout ce qui lui serait possible.

CHAPITRE XXVIII.

Même sujet.

Le lendemain, je communiquai à ma femme et à mes enfants mon plan de réforme des détenus : désapprobation universelle. Le succès semblait impossible, et partant le projet inconvenant ; car tous mes efforts, sans améliorer ces malheureux, ne feraient que compromettre mon caractère.

« Pardon, » répondis-je. » Ces malheureux, quoique déchus, sont toujours hommes, et c'est un titre bien puissant à mon affection. Un bon conseil qu'on repousse revient enrichir le cœur de celui qui l'a donné. S'ils ne gagnent rien à mes instructions, bien sûr, moi j'y gagnerai quelque chose. Si ces pauvres diables étaient princes, mes enfants, on viendrait par milliers leur offrir ses services. Mais, selon moi, un cœur caché dans un cachot est aussi précieux que celui qui occupe un trône. Oui, mes amis, si je puis les amender, j'en ai la ferme volonté ; peut-être tous ne seront pas sourds à ma parole. Peut-être parviendrai-je à en retirer un de l'abîme, et ce sera déjà beaucoup : car y a-t-il sur la terre un diamant aussi précieux que le cœur humain ?»

A ces mots, je les quittai et descendis à la salle commune, où je trouvai les détenus d'une gaieté folle, et attendant tous mon arrivée avec autant de niches de prison à faire au docteur. Par exemple, au moment

où j'allais commencer, l'un fit faire, comme par mégarde, un demi-tour à ma perruque, et me demanda pardon. Un second, placé à quelque distance, me lança adroitement, à travers ses dents, un jet de salive qui retomba en pluie sur mon livre. Un troisième me cria *amen* sur un ton dont l'étrangeté excita l'hilarité générale. Un quatrième m'enleva habilement mes lunettes de ma poche. Mais, de toutes ces espièglerie, la plus universellement goûtée fut celle-ci : remarquant la manière dont j'avais disposé mes livres sur la table placée devant moi, un de mes auditeurs en escamota un avec une merveilleuse dextérité, et y substitua un livre obscène à lui. Pas de méchancetés dont de pareils écoliers ne fussent capables : je n'y fis aucune attention, bien convaincu que ce qu'il y avait de risible dans ma tentative amuserait tout au plus la première ou la seconde fois, mais que ce qu'il y avait de sérieux resterait. Ce système me réussit : en moins de six jours, quelques-uns se repentaient, tous étaient attentifs.

Alors surtout, je m'applaudis de ma persévérance et de mon adresse ; je venais de réveiller la sensibilité chez des malheureux qui avaient dépouillé tout sentiment moral ; je voulus y joindre le bienfait d'un peu d'amélioration à leur existence matérielle. Jusque-là tout leur temps s'était partagé entre la faim et les excès, entre les plaisirs tumultueux et l'amer repentir. Leur unique occupation était de se quereller les uns les autres, de jouer aux cartes et de tailler des fouloirs de pipe. Cette distraction de la fainéantise me donna l'idée d'occuper ceux qui voudraient travailler à faire des

chevilles pour les fabricants de tabac et les cordonniers. Le bois nécessaire s'achetait par souscription, et, quand on l'avait mis en œuvre, j'étais chargé de la vente, qui, tous les jours, donnait à chacun un bénéfice bien faible sans doute, mais suffisant pour son entretien.

Je ne m'en tins pas là : j'établis des amendes pour la mauvaise conduite, des récompenses pour tout travail extraordinaire. Bref, en moins de quinze jours, j'avais fait de la population de la prison quelque chose de sociable et d'humain : je pouvais me regarder comme un législateur qui avait ramené des hommes de leur férocité native à l'amitié et à l'obéissance.

Il serait bien à souhaiter que le pouvoir législatif imprimât à la loi cet esprit plutôt de réforme que de sévérité; qu'il parût reconnaître enfin que le moyen d'extirper le crime, c'est, non pas de familiariser avec la peine, mais de la faire redouter. Au lieu de nos prisons actuelles, qui pervertissent les hommes quand elles ne les reçoivent pas tout pervertis, où l'on renferme, pour avoir commis un seul crime, des malheureux qui en sortent, lorsqu'ils en sortent vivants, capables de commettre des milliers de crimes, il serait à souhaiter que nous eussions, comme dans tous les autres États de l'Europe, des maisons de pénitence et d'isolement où les prévenus pussent être entourés de gens en état de leur inspirer le repentir, s'ils sont coupables, un plus vif amour de la vertu, s'ils sont innocents. C'est par là, non par l'aggravation des peines, que les mœurs peuvent être améliorées.

Je ne puis m'empêcher de contester aux sociétés le

droit qu'elles s'arrogent de punir de mort des fautes bien légères. Dans le cas de meurtre, leur droit est évident : car la loi de notre propre défense nous fait à tous un devoir de retrancher de la société l'homme qui n'a pas respecté la vie de son semblable. Contre le meurtrier, la nature tout entière se lève en armes : mais contre celui qui me vole ma propriété, il n'en est pas de même. La loi naturelle ne m'autorise pas à disposer de sa vie ; car, pour elle, le cheval volé est la propriété du voleur autant que la mienne. Mon droit, dans ce cas, si j'en ai un, doit nécessairement résulter d'un contrat entre nous, stipulant la mort de qui prive autrui de son cheval. Or, ce contrat est nul : un homme n'a pas plus le droit d'engager sa vie que d'en disposer; car sa vie n'est pas à lui. Dans ce contrat, d'ailleurs, toutes choses ne sont pas égales : il serait cassé, même dans nos modernes cours de justice, comme stipulant une peine exorbitante pour un bien mince inconvénient. Mieux vaut en effet la vie de deux hommes, que, pour un des deux, la faculté de monter à cheval. Or, un contrat nul pour deux hommes est nul pour cent, pour cent mille : car, de même que des millions de cercles ne peuvent pas faire un carré, de même des myriades de voix ne peuvent donner la moindre force à un acte entaché de nullité. Ainsi le veut la raison ; ainsi le veut la simple nature. Les sauvages, qui n'ont d'autre guide que la loi naturelle, sont très-avares de la vie les uns des autres : ils ne versent le sang qu'autant que le sang a coulé : c'est la loi du talion qu'ils appliquent.

Nos aïeux les Saxons, tout féroces qu'ils étaient dans la guerre, faisaient bien peu d'exécutions en temps de paix. Dans toutes les sociétés naissantes qui portent encore la vive empreinte de la nature, il n'y a guère de crime capital. C'est dans les sociétés plus policées que les lois pénales, remises aux mains des riches, pèsent sur les pauvres. Les gouvernements, en prenant de l'âge, semblent prendre aussi l'humeur morose de la vieillesse. Comme si la propriété nous devenait plus chère à mesure qu'elle s'accroît, comme si nos craintes s'augmentaient avec notre fortune, chaque jour de nouveaux édits murent nos habitations, et des gibets se dressent autour d'elles pour l'effroi de qui serait tenté de les envahir.

L'Angleterre, chaque année, compte plus de condamnés que la moitié des autres États de l'Europe réunis. A quoi s'en prendre? à la multiplicité de nos lois pénales, ou à la démoralisation de ses habitants? Je ne puis le dire... aux deux causes peut-être : car elles s'impliquent l'une l'autre. Lorsque, dans un code dont les rigueurs n'ont pas été graduées, une nation voit la même peine appliquée à des degrés de culpabilité divers, l'absence de toute distinction dans la pénalité fait perdre au peuple le sentiment de toute distinction entre les crimes; et pourtant cette distinction est le boulevard de toute moralité. Ainsi la multitude des lois engendre de nouveaux crimes, et de nouveaux crimes appellent de nouvelles répressions.

Au lieu d'entasser lois sur lois pour punir le vice, au lieu de serrer les liens sociaux jusqu'à ce qu'une

convulsion vienne les briser, au lieu de faucher les malheureux comme inutiles, avant d'avoir reconnu s'ils n'ont pas leur utilité, au lieu de faire de la correction une vengeance, il serait à souhaiter qu'on essayât d'un mode de gouvernement tout préventif, qu'on fît de la loi la protectrice, non le tyran du peuple. On le verrait alors : ces êtres, dont l'âme est regardée comme une impure scorie, n'attendent que la main de l'affineur. On le verrait : ces misérables, maintenant voués, dans leurs cachots, à de si longues tortures pour épargner aux heureux de ce monde un instant d'angoisse, pourraient, convenablement traités, devenir la force de l'État dans les moments de péril : car, avec la même figure que nous, ils ont aussi le même cœur : il est peu d'âmes si dégradées que la persévérance ne puisse les réhabiliter : un homme peut voir la fin de ses crimes sans mourir pour cela, et le sang ne peut que bien faiblement sceller notre tranquillité.

CHAPITRE XXVIII.

Les joies et les maux d'ici-bas sont, aux yeux de Dieu, choses de peu de valeur, et dont la répartition n'est pas digne de ses soins.

Il y avait plus de quinze jours que j'étais détenu, et depuis mon entrée en prison je n'avais pas eu la visite de ma chère Olivia : il me tardait bien de la voir. Je fis part à ma femme de mon désir; et, le lendemain, la pauvre fille parut dans mon cachot, appuyée sur le bras de sa sœur. Je fus frappé du changement que je trouvai en elle. Les mille grâces dont elle était jadis